

Le long cours swahili

Jean-Claude Penrad

Sur les rives africaines de l'océan Indien, idiomes et culture swahili émergent de la longue durée avant de gagner les espaces continentaux, puis d'acquérir une reconnaissance internationale. Le monde apparemment constitué autour d'une langue africaine, le kiswahili, s'inscrit dans un paysage géographique et humain très étendu, ceci dès son ébauche comme civilisation partagée dans les différences et les transactions. La genèse du monde swahili doit être recherchée dans le mouvement, dans les interactions toujours renouvelées des échanges de biens et de services, avant même celles de domination, de soumission du proche et du lointain, et d'accompagnement d'une insertion de l'islam à l'est de l'Afrique. La période coloniale et ses connotations missionnaires favoriseront des développements nouveaux permettant d'étendre l'audience et la pratique du kiswahili et des identifications associées, tout en introduisant une complexité plus grande, celle des nouveaux mondes investis, et, en germe, des clivages, reflets des sociétés concernées et des dynamiques politiques en œuvre aujourd'hui.

Le vocable kiswahili nomme la langue comme il révèle ses origines. En effet, ce terme dérive lexicalement de l'arabe, *sāhil*, signifiant la côte, le rivage, et appartenant structurellement au fonds linguistique bantou, le préfixe de classe *ki-* (ou dans sa variante *chi-*) permettant dans les langues bantou de caractériser l'appellation d'une langue, d'un parler. De fait, la fréquentation des côtes est-africaines par les boutres provenant du golfe Persique et de la péninsule Arabique remonte à des périodes très anciennes, se succédant depuis l'Antiquité. L'établissement de comptoirs, d'implantations fixes sur le littoral, est attesté par le *Périples de la mer Erythréenne*, un récit probablement écrit au II^e siècle par un commerçant grec d'Alexandrie. Ce n'est cependant qu'avec le témoi-

gnage du voyageur et géographe arabe 'Abû l-Ḥasan 'Alî al-Mas'ûdî (mort au Caire en 956-7) que nous obtenons un témoignage qui nous laisse supposer qu'au IX^e siècle les prémices de la formation d'une langue de traite originale (un proto-kiswahili ?) étaient posées. Ceci est confirmé par les travaux des linguistes qui font l'hypothèse que des populations d'agriculteurs de langues bantou vivaient dans la région de l'embouchure de la rivière Tana, sur la côte nord de l'actuel Kenya, à proximité de l'archipel de Lamu et des rivages somaliens, et que ce sont ces populations qui servaient d'interface avec les navigateurs persans ou arabes arrivant jusque-là, poussés par les vents de mousson. Au fil du temps, une nouvelle langue est née de cette rencontre et des échanges associés. Elle sera le berceau d'une culture africaine originale, définie par le caractère pluriel des sociétés qu'elle englobe. Chaque pôle de fixation, dans les îles et dans les cités et villages côtiers, est relié aux autres par les voies maritimes. Les migrations, volontaires comme provoquées par des événements violents ou par des causes naturelles, seront à l'origine de marquages identitaires, en termes de clans ou de *taifa*, de « nations », qui participeront aux dynamiques politiques et sociales, voire religieuses, de ces sociétés plurielles, tout au long de la côte et dans la durée. L'éloignement des cités-comptoirs entre elles, les visées politiques des dirigeants de certaines, l'environnement continental et les liens plus ou moins lâches avec les contrées arabes et perses, participeront à la formation de particularismes locaux qui seront notamment vérifiables dans la variation dialectale du kiswahili, tout au long de la côte. Quand, à la fin du xv^e siècle, les Portugais s'invitent dans l'océan Indien, après avoir contourné le cap de Bonne-Espérance, le monde swahili est bien constitué. Peu de temps avant leur arrivée, le navigateur arabe 'Aḥmad'ibn Mājid, dans son « poème de Sofala », détaillant les instructions nautiques permettant de naviguer dans la région, mentionne que les pilotes locaux parlent la « langue des *Zanj* », appellation des populations de la côte dans les textes arabes. Des principautés, des sultanats autonomes, alternativement concurrents et alliés, ayant conclu des pactes avec les populations continentales qui se sont succédé sur la côte au gré des migrations et des invasions, constituent les unités géopolitiques de base participant à l'histoire régionale, là où s'élaborent des traditions culturelles originales. La langue, par la diversité dialectale, devient un lieu privilégié des « régionalismes » swahili. Ainsi distingue-t-on, jusqu'à nos jours, le *kimvita* du *kiamu* ou du *kiunguja*, respectivement les parlers swahili de Mombasa, de Lamu et de Zanzibar. Une littérature orale, pendant des siècles, puis manuscrite en utilisant l'alphabet arabe pour sa transcription, verra le jour et témoigne, aujourd'hui encore, de la singularité de la culture de ces « sociétés du ressac », incessamment prises dans le double mouvement du socle africain et des influences d'outre-mer. Des récits légendaires, des traditions de fondation de certaines cités, comme Pate et Kilwa, de la poésie et des adaptations de textes religieux musulmans nous sont parvenus. Le kiswahili de ces périodes anciennes et

modernes, considéré comme langue de communication large, à côté de ses expressions dialectales fortement identitaires, ne s'est jamais figé dans une expression unique, référentielle. Il a toujours conservé sa logique implicite, fondamentale, celle d'une ouverture permanente sur les autres, celle sous-tendue par les vecteurs de son expansion, les commerçants et les marins, eux-mêmes porteurs d'une culture religieuse, celle de l'islam. À partir de la fin du XIX^e siècle, les choses vont changer sensiblement.

La période coloniale émerge des bouleversements socio-économiques et politiques qui vont accompagner les projets européens et américains de contrôle des voies maritimes et des points d'appuis côtiers, des relais nécessaires à la pérennité de leur influence, avant même de se greffer sur le commerce caravanier se développant dès la première moitié du XIX^e siècle. À partir de Mombasa, Bagamoyo, Kilwa ou Lindi, la pénétration du continent par les caravanes arabo-swahili va favoriser, dans un premier temps, l'expansion du kiswahili le long des pistes, et ce jusque dans l'est du Congo, au-delà du lac Tanganyika. Les captifs, les affranchis et les « clients » du traitant esclavagiste Tippu Tip ('Ahmed al-Murjebī) ou d'autres négociants seront les principaux transmetteurs de cette nouvelle *lingua franca* au centre de l'Afrique, dans ce qui deviendra le Congo belge. Du fait de leur concentration des échanges commerciaux locaux, les points d'appuis consolidés, des haltes-entrepôts comme Tabora et Ujiji, deviendront les relais de diffusion de la langue de traite, en même temps que de l'islam confrérique, tout en favorisant l'émergence de nouvelles formes dialectales du kiswahili s'ajoutant à celles constituées tout au long des rivages et dans les îles de l'océan Indien occidental. Dans la seconde moitié du siècle, des Européens, explorateurs et missionnaires, emprunteront eux aussi, jusqu'en Afrique centrale et même au-delà, ces nouvelles routes reconnues par les traitants arabo-swahili. Dès lors, les sources missionnaires attestent de la concurrence qui s'installe entre islam et christianisme. Les deux religions introduisent de nouveaux modes de croire, plus ou moins entremêlés avec les pratiques locales préexistantes. Elles s'imposent en s'opposant. La langue de traite, le kiswahili, a depuis longtemps inclus dans son lexique les concepts et les notions musulmanes provenant de l'arabe, et jusque-là inexistantes dans les vocabulaires des autres langues bantou parlées par les populations continentales. Sa structure, apparentée au même ensemble linguistique que ces langues, autorise une transmission relativement facile de ces nouvelles formulations musulmanes, par simple addition ou superposition lexicale. Les missionnaires chrétiens, afin de concurrencer l'expansion de l'islam et d'imposer leurs croyances, s'emploieront à connaître le kiswahili, considéré pour ce qu'il est, c'est-à-dire une langue véhiculaire d'audience étendue, dépassant les particularismes. Parmi eux, certains, comme Johann Ludwig Krapf ou Charles Sacleux, produiront des travaux linguistiques et des dictionnaires qui ont conduit à une connaissance plus étroite de la langue, de sa structure et de sa diversité dialectale. Ces productions remar-

quables, et riches en matériel pour les linguistes et d'autres chercheurs qui suivront, ont d'abord permis de diffuser le message chrétien, dans ses variantes, avant d'outiller les administrations coloniales naissantes avec un medium linguistique qui, du fait même de son usage administratif, s'impose de plus en plus. Le père Charles Sacleux mentionne ainsi que, lors de la guerre de 1914-1918, les « recrues » africaines de l'expédition belge au Congo, engagées contre les unités de la colonie allemande du Tanganyika, aux côtés d'une colonne encadrée par des officiers britanniques, sont devenues des agents efficaces de la propagation du kiswahili, à leur retour au pays. De fait, l'institutionnalisation britannique des colonisations, et dans une moindre mesure belge et portugaise, va permettre l'enracinement de cette langue sur de larges territoires et, pour une part, lui ôter son caractère exclusivement islamique. Cela dit, le recours à cette langue pour le gouvernement des hommes et pour engager des programmes éducatifs, même rudimentaires, ne se satisfait pas de sa nature de palette dialectale très diversifiée, de ses variations lexicales. Les Britanniques s'attacheront donc à instituer une variante officielle de la langue, identifiée depuis comme le « kiswahili standard ». Le statut historique et politique de Zanzibar, au XIX^e siècle, place l'île au cœur d'un système d'échanges de denrées et de traite esclavagiste entre le continent et l'outre-mer. Siège du Sultanat du même nom, lieu de résidence et d'influence principal des agents britanniques, si l'on met entre parenthèses l'intermède allemand au Tanganyika, Zanzibar apparaît comme le lieu de fusion d'une diversité humaine reflétant les développements continentaux liés à l'expansion commerciale et politique du XIX^e siècle. La fixation du dialecte swahili local, le *kiunguja*, comme véhicule linguistique officiel, standard, est donc décidée par les autorités coloniales. Une grammaire est explicitée et des outils lexicaux sont constitués. La publication d'un dictionnaire, sous l'autorité de l'*Inter-Territorial Language Committee for the East African Dependencies*, à partir de 1939, régulièrement complété et enrichi depuis lors, ne parviendra pas, cependant, à écarter d'autres influences lexicales, comme au Kenya, avec celles du *kimvita* (kiswahili de Mombasa) et du *kiamu* (kiswahili de Lamu). Des potentialités de contestations régionalistes, voire confessionnelles bien que politiquement argumentées, demeurent en germes, prêtes à jouer des différences dialectales en tant qu'affirmations identitaires. Il reste que cette langue « officielle », décidée par des Britanniques avec le concours, plus ou moins reconnu, de lettrés de Zanzibar, participera à la consolidation de la langue swahili, localement et bien au-delà de son origine insulaire, sur les territoires contrôlés par la puissance coloniale, dans les régions voisines, et même au niveau international. Le passage d'une oralité dynamique, riche d'une histoire culturelle et de transcriptions occasionnelles dans la graphie arabe, au domaine de l'écriture instituée, accompagne l'émergence d'une nouvelle culture swahili, celle des publications administratives et éducatives avant même d'être journalistiques, politiques et littéraires.

Dans le cadre temporel de la période coloniale, une presse en kiswahili, aux titres plus ou moins éphémères, verra le jour, à côté de celle en anglais, ou combinée avec elle. L'édition de textes poétiques « historiques » de la culture musulmane des rivages océaniques, tels ceux de la collection « *Johari za kiswahili* » (« bijoux du kiswahili »), interviendra tardivement en même temps que des récits autobiographiques comme celui de Tippu Tip retraçant ses expéditions en Afrique centrale, son implication dans la traite esclavagiste et ses relations avec les Européens, les autres traitants et les populations du continent. C'est cependant l'émergence d'une production orientée vers la revendication, vers le politique, qui constituera un changement notable et fera du kiswahili un vecteur des idéologies de la libération nationale, avec, en point d'orgue, les écrits de Julius Nyerere, le premier président du Tanganyika indépendant, avant même la formation de la Tanzanie.

Suite à l'insurrection de Zanzibar, en janvier 1964, au renversement du Sultanat aussitôt l'indépendance retrouvée, la production culturelle de l'île va être considérablement réduite à une parole officielle, seulement renouvelée par la diaspora des Zanzibarites, alors que sur le continent, à la faveur des orientations politiques faisant du kiswahili la langue officielle de la Tanzanie, les nouvelles élites, parmi lesquelles beaucoup ont été éduquées dans des écoles chrétiennes, vont participer à cette « invention d'une culture politique ¹ ». Dans le projet de Nyerere et des nationalistes africains qui le suivent, s'affichant en parallèle ou en opposition dans les pays voisins, l'idée originale de bâtir une nouvelle société, autour d'un « socialisme », voire pour le moins d'un communautarisme large, spécifiquement africain, devient centrale, et vise à dépasser les particularismes régionaux. Cette vision, pour se traduire dans la réalité sociale, s'appuie sur un socle de principes, de cultures et de potentialités considérés comme authentiquement africains, sans qu'il soit nécessaire de copier des modèles étrangers, considérés, en quelque sorte, comme un prolongement des rapports de colonisation. Les concepts clefs, comme *kujitegemea* (compter sur ses propres forces) ou *Ujamaa vijijini* (le « socialisme » dans les villages), appartiennent à la langue swahili qui les véhicule dans les nouveaux espaces nationaux, par-delà les particularismes. Les discours politiques qui les accompagnent, notamment la « déclaration d'Arusha » de 1967 et toutes les formulations de Nyerere qui suivront, donneront au kiswahili son statut de medium politique et culturel après avoir été la *lingua franca* du commerce et le relais des nouvelles religions du Livre. La langue, le kiswahili, est le premier niveau de l'enracinement dans les traditions, en même temps que le véhicule dynamique, c'est-à-dire toujours adapté, changeant, des innovations politiques et des

1. Cf. Denis-Constant Martin, *Tanzanie, l'invention d'une culture politique*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques et Karthala, 1988.

nouvelles identités nationales et régionales, d'autant plus efficace que pour beaucoup de locuteurs elle n'a pas le statut de langue maternelle, qu'elle est une ouverture cependant encadrée par une logique, une structure linguistique commune à toutes les langues bantou.

Bien avant ces bouleversements qui vont relativiser le poids de l'espace côtier au profit des vastes étendues continentales, les rivalités islamo-chrétiennes se retrouveront dans les efforts pour transmettre les messages religieux, et notamment, le contenu des livres saints, dans la langue qui s'est imposée comme vecteur interrégional, comme idiome commun à tous, le kiswahili. La Bible comme le Coran seront traduits dans cette langue. Symptomatiquement, c'est un prêtre chrétien, le père Canon Godfrey Dale, qui, en 1923, publiera la première traduction du livre saint des musulmans, bien avant le travail du cheikh al-Amīn ben 'Alī al-Mazrwī, de Mombasa, ne concernant que le premier tiers du Coran, en 1936. La seconde traduction complète est réalisée en 1953 par le chef missionnaire de la Ah madiyya² pour l'Afrique de l'Est, un groupe considéré comme hérétique par l'ensemble des autres musulmans. Comme celle de Dale, cette version est contestée par la plupart des lettrés musulmans, elle est perçue comme une dénaturation du message divin. Ces réactions inciteront le cheikh 'Abdallah Ṣālih, al-Fārsi à poursuivre le travail entrepris par al-Amin Mazrui pour aboutir, en 1969, après plus de dix ans de travail, à une nouvelle traduction complète présentée comme « authentique ». Depuis lors, un ancien politicien arabe de Zanzibar, exilé à Oman, le cheikh 'Ali Muh sin al-Barwānī, a lui aussi achevé une traduction qui est disponible sur internet et s'adresse à la diaspora swahiliphone dispersée en Orient, en Europe, aux Amériques ou même en Australie. De fait le kiswahili accompagne là le destin du Coran, celui d'une internationalisation qui se vérifie encore avec une dernière traduction en chantier, œuvre de musulmans chiites africains d'origine indopakistanaise, publiée par extraits dans la revue iranienne en kiswahili *Sauti ya Umma* (La voix de la Communauté).

Si l'internationalisation du kiswahili est aujourd'hui clairement explicite dans le monde de l'islam et des courants historiques, culturels, mystiques et politiques qui le traversent, elle est effective depuis les années 1960, dans un contexte de luttes idéologiques différent. La révolution de Zanzibar, en janvier 1964, et l'action de Nyerere interviennent dans un cadre où l'Occident et l'Orient communiste s'affrontent par acteurs interposés. Ainsi, les radios de Moscou, de Prague et de Pékin développent des programmes en kiswahili destinés aux populations africaines, de plus en plus familières de cette langue, et aux émigrés, étudiants ou réfugiés politiques, installés en Europe et même en Amérique du Nord. Les échanges de ces derniers avec les Américains d'origines africaines et la charge

2. Organisation musulmane dont l'initiateur, Mirza Ghulam Ahmad, un Penjabi décédé à Lahore en 1908, est accusé par les autres musulmans d'avoir développé une doctrine où il se donnerait la figure d'un nouveau Messager.

symbolique que prend le kiswahili, à cette époque, comme langue de l'authenticité africaine, de l'*Uhuru*, de la Liberté, conduiront certains activistes afro-américains à encourager l'enseignement du kiswahili outre-Atlantique³. Du côté de la Chine, ce sont les relations développées, dès 1959, avec ce pays par Abdurrahman Babu, alors jeune politicien marxisant de Zanzibar, qui vont permettre l'envoi de quatre boursiers. Ceux-ci seront les initiateurs du service swahili de radio Pékin et du début des études de cette langue dans ce grand pays. Peu de temps après, à l'époque de la révolution culturelle, des écrits de Mao Tse-toung et le « petit livre rouge », emblème de cette époque, seront traduits en kiswahili, mais aussi en une autre langue africaine, le haoussa.

De fait, l'émulation politique de ces années de conquête des indépendances et la reconnaissance internationale du kiswahili vont durablement inscrire le destin de cette langue sur de vastes territoires africains, et symboliquement, dans le renouveau culturel accompagnant la mondialisation. Localement, son usage courant implique de préciser sa place dans les cursus éducatifs. La Tanzanie se fixera un programme ambitieux et progressif dont les objectifs sont la généralisation de son usage aux niveaux des enseignements primaire, secondaire et supérieur. Les deux premiers niveaux sont aujourd'hui assurés dans cette langue, par contre, dans le supérieur, un retard a été pris du fait d'une plus grande technicité des enseignements et de la domination de l'anglais dans les échanges internationaux. Pour ce qui est de la création culturelle, de la chanson, de la poésie, du théâtre et de l'écriture romanesque, du fait de l'accroissement démographique des lecteurs potentiels, une génération d'écrivains et de musiciens a initié la production d'œuvres dont certaines sont traduites dans d'autres langues ou deviennent des sujets de thèses à travers le monde.

Le kiswahili s'est donc considérablement enrichi depuis près d'un demi-siècle, aussi n'est-il pas étonnant que la politique se pratique dans cette langue, ou par mimétisme lexical, dans des langues voisines de l'ensemble bantou. Ce qui est surprenant, par contre, c'est que nombre d'analystes occidentaux, d'« experts » des questions africaines, de journalistes surtout, se polarisent encore uniquement sur la rivalité politico-linguistique entre francophonie et l'avancée anglo-saxonne. Sans doute serait-il pertinent de se demander pourquoi Joseph Kabila s'adressait aux populations du Congo en kiswahili, plutôt qu'en français, et de comprendre enfin que les chefs du Front patriotique rwandais (FPR), au Rwanda, bien que revenant d'exil en Ouganda, s'adressaient à leurs compatriotes en kinyarwanda et aux Congolais en kiswahili, non pas en anglais. Les rivalités « coloniales » qui perdurent ne donnent pas une image intelligible de l'Afrique d'aujourd'hui, elles ne sont souvent qu'un théâtre d'ombres qui illu-

3. Le *Journal of the African Activist Association* du Centre d'études africaines de l'Université de Californie, créé en 1971, bien que publié en anglais, porte un titre swahili *Ufahamu* (le savoir, la connaissance). Il est toujours édité à ce jour.

sionne un public manipulé par des médias complaisants, ou se satisfaisant, en tout cas, d'une vision surannée de l'Afrique. Cependant, il convient aussi de préciser que la présentation de cette aventure au long cours du kiswahili, aboutissant à l'accroissement de son influence et à l'enrichissement de ses domaines d'influence, ne doit pas faire oublier que cette langue, comme toute autre langue, porte aussi en elle les germes de la discorde. Ceci est notamment perceptible dans la volonté de certains continentaux, souvent issus des écoles chrétiennes, qui militent pour expurger le vocabulaire swahili des concepts d'origines étrangères, en particulier arabe, en essayant de retrouver des racines conceptuelles qui seraient exclusivement bantou. À l'inverse, les héritiers musulmans des cités côtières brandissent l'originalité de leurs cultures qu'ils revendiquent comme authentiquement africaines, celles forgées dans les rencontres, les échanges, les drames de l'esclavage, les recouvrements religieux.

En dépit des débats qui le traversent, du fait de son succès comme langue de communication, comme vecteur politique et matrice culturelle, le kiswahili continuera, comme par le passé, à véhiculer les savoirs, les émotions, les idéologies changeantes, à transcrire l'histoire en train de se faire dans la diversité des expériences, des conditions et des cultures qu'il parcourt.

Qu'est-ce que le kiswahili ?

Le kiswahili appartient à la famille des langues bantou parlées pour l'essentiel au sud de l'équateur. La structure logique commune à toutes ces langues consiste en la déclinaison de racines nominales à l'aide d'un préfixe de « classe » permettant, entre autres, au-delà d'une précision sémantique, d'accorder les adjectifs, de déterminer le pronom sujet des verbes, des infixes verbaux, des démonstratifs ou des conjonctions. Ainsi, la racine *-tu* se déclinera en *mtu* (un homme), *watu* (des hommes), *utu* (l'humanité), *kitu* (une chose), *vitu* (des choses) ou *jitu* (un géant).

Dix-huit classes sont identifiées dans les langues bantou, quinze sont effectives en kiswahili.

Les formes verbales agglutinantes utilisent préfixes, infixes et suffixes pour renvoyer à un sujet, à des compléments, et pour faire apparaître le temps (ou aspect) et des dérivations de sens.

Par exemple :

Kusoma kitabu. (Lire) (un livre).

Kukisoma. (Le lire ; sous-entendu, le livre).

Mtoto huyu mrefu amesoma kitabu. (Enfant) (cet) (grand) (il lit) (un livre).

Watoto hawa warefu wamesoma kitabu. (Enfants) (ces) (grands) (ils lisent) (un livre).

La grande variété dialectale du kiswahili n'affecte en rien sa structure logique, elle est manifeste aux niveaux lexical et phonétique.